

La conversion de Martin Luther

Ce n'est pas un esprit de timidité que Dieu nous a donné, mais un esprit de force, d'amour et de sagesse (2 Timothée 1:7). Plus de quatorze siècles après l'époque de Paul, naquit en Allemagne un homme qui a vécu une expérience spirituelle remarquablement semblable à celle de l'apôtre, notamment en ce qui concerne la manière dont il est entré dans la joie de la vie divine.

Les plaines de Mansfeld et les rives de la Wipper furent le cadre où Martin Luther vécut sa jeunesse. Alors qu'il était encore enfant ses parents vivaient dans une grande pauvreté. C'étaient d'honnêtes et vertueuses gens, mais, à la maison, ils exerçaient une discipline sévère : *Ma mère me châtia un jour si fort pour une noisette, que le sang coula*, raconte Luther¹. D'Aubigné ajoute : *Le pauvre enfant endurait à l'école des traitements non moins sévères. Son maître le fouetta quinze fois de suite dans une matinée. Il faut, disait Luther en rapportant ce fait, fouetter les enfants, mais il faut en même temps les aimer. Avec une telle éducation, Luther apprit de bonne heure à mépriser les agréments d'une vie sensuelle*².

Martin fréquenta l'école de Mansfeld. On lui enseigna les chapitres du catéchisme, les dix commandements, le symbole des apôtres, l'oraison dominicale, des cantiques, des formules de prières. *Le seul sentiment religieux qu'on pouvait alors découvrir eu lui était celui de la crainte. Chaque fois qu'il entendait parler de Jésus-Christ, il pâlisait d'épouvante ; car on ne le lui avait représenté que comme un juge irrité. Toutefois, cette crainte servile... est bien éloignée de la vraie religion*³.

Jean Luther, le père de Martin, destina celui-ci, conformément à ses aspirations, à une carrière universitaire. Lorsqu'il eut quatorze ans il l'envoya à l'école de Magdebourg, alors tenue par les Franciscains. Ce fut pour Luther le temps d'un rude apprentissage : *Lancé dans le monde à quatorze ans, sans amis et sans protecteurs, il tremblait devant ses maîtres, et, dans les heures de récréation, il cherchait péniblement sa nourriture avec des enfants aussi pauvres que lui.*

Ce fut la même chose par la suite à Eisenach : *Quand l'écolier était pressé par la faim, il devait, comme à Magdebourg, se joindre à ses camarades d'études, et chanter avec eux devant les maisons pour obtenir un morceau de pain. Cette habitude du temps de Luther s'est conservée jusqu'à nos jours dans plusieurs villes d'Allemagne ... Souvent le pauvre et modeste Martin ne recevait, au lieu de pain, que de dures paroles. Alors, accablé de tristesse, il versait en secret bien des larmes, et ne pensait qu'en tremblant à l'avenir.*

Un jour, entre autres, on l'avait déjà repoussé de trois maisons, et il se disposait à retourner à jeun à son gîte, lorsque, parvenu sur la place Saint-Georges, il s'arrêta, immobile et plongé dans de tristes réflexions, devant la maison d'un honnête bourgeois. Faudra-t-il, faute de pain, qu'il renonce aux études et qu'il aille travailler avec son père dans les mines de Mansfeld ? Tout à coup une porte s'ouvre ; une femme paraît sur le seuil : c'est l'épouse de Conrad Cotta, la fille du bourgmestre d'Asfeld. Elle s'appelait Ursule... Elle avait déjà remarqué plus d'une fois le jeune Martin dans les assemblées des fidèles ; elle avait été touchée de la douceur de son chant et de sa dévotion. Elle venait d'entendre les paroles dures qu'on avait adressées au pauvre écolier, et le

¹ Merle d'Aubigné *Histoire de la Réformation du seizième siècle* (Tome I - Livre 2 - Chapitre 1)

² *Ibid.*

³ *Ibid.*

voyant tout triste devant sa porte, elle vint à son aide, lui fit signe d'entrer, et lui servit de quoi apaiser sa faim.

Conrad approuva la bienfaisance de sa femme ; il trouva même tant d'agrément dans la société du jeune Luther, que, quelques jours après, il le prit entièrement dans sa maison. Dès ce moment ses études sont assurées. Il n'est pas obligé de retourner aux mines de Mansfeld et d'enfouir le talent que Dieu lui a confié. Lorsqu'il ne savait plus que devenir, Dieu lui a ouvert le cœur et la porte d'une famille chrétienne. Cet événement disposa son âme à cette confiance en Dieu, que les plus fortes tempêtes ne purent dans la suite ébranler. .

Luther trouva dans la maison de cette bonne Sunamite une vie bien différente de celle qu'il avait jusqu'alors connue. Il y eut une existence douce, exempte de soucis et de besoins; son esprit devint plus serein, son caractère plus gai, son cœur plus ouvert. Tout son être se réveilla aux doux rayons de la charité, et commença à s'ébattre, de vie, de joie, de bonheur. Ses prières furent plus ardentes, sa soif de savoir plus grande; il fit de rapides progrès⁴.

Lorsqu'il eut dix-huit ans, Luther fut envoyé à l'Université d'Erfurt, en 1501. Son père exigeait qu'il étudiât le droit. Plein d'espérance dans les talents de son fils, il voulait qu'il les cultivât et qu'il les fit paraître au grand jour... À Erfurt Luther surpassait tous ses condisciples : Doué d'une mémoire facile et d'une imagination puissante, tout ce qu'il lisait ou entendait lui restait toujours présent à l'esprit ; c'était comme s'il l'eût vu lui-même. Mais déjà à cette époque, le jeune homme de dix-huit ans ne travaillait pas uniquement à cultiver son intelligence ; il avait cette pensée sérieuse, ce cœur porté en haut, que Dieu donne à ceux dont il veut faire ses plus zélés serviteurs. Luther sentait qu'il dépendait de Dieu ... Chaque matin il commençait la journée par la prière ; puis il se rendait à l'église ; ensuite il se mettait à l'étude, et il ne perdait pas un moment dans tout le cours de la journée. Bien prier, avait-il coutume de dire, est plus qu'à moitié étudier⁵.

Après deux années passées à Erfurt, Luther eut, pour la première fois de sa vie, l'occasion de voir une Bible - livre rare et inconnu dans ce temps-là, écrit d'Aubigné, et il continue : Son intérêt est vivement excité ; il se sent tout rempli d'admiration de trouver autre chose dans ce volume que ces fragments d'évangiles et d'épîtres que l'Église a choisis pour les lire au peuple dans les temples, chaque dimanche de l'année. Il avait cru jusqu'alors que c'était là toute la Parole de Dieu. Et voilà tant de pages, tant de chapitres, tant de livres, dont il n'avait aucune idée ! Son cœur bat en tenant en ses mains toute cette Écriture qui est divinement inspirée. Il parcourt avec avidité et avec des sentiments indicibles toutes ces feuilles de Dieu... Luther ne savait encore ni le grec ni l'hébreu. Il est peu probable qu'il ait étudié ces langues pendant les deux ou trois premières années de son séjour à l'Université. C'était en latin qu'était cette Bible qui l'avait transporté de joie. Il revint bientôt à la bibliothèque pour y retrouver son trésor. Il lut et relut, et puis, dans son étonnement et sa joie, il revint lire encore. Les premières lueurs d'une vérité nouvelle se levaient alors pour lui...Ainsi Dieu lui a fait trouver sa Parole. Il a découvert le livre dont il doit un jour donner à son peuple cette traduction admirable, dans laquelle l'Allemagne, depuis trois siècles, lit les oracles de Dieu. Pour la première fois peut-être une main a sorti ce volume précieux de la place qu'il occupait dans la bibliothèque d'Erfurt. Ce livre, déposé sur les rayons inconnus d'une salle obscure, va devenir pour tout un peuple le livre de vie. La Réformation était cachée dans cette Bible-là⁶.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid., chapitre 2

⁶ Ibid.

Cette année-là Luther tomba gravement malade. La mort sembla s'approcher de lui. De graves pensées occupaient son esprit... On plaignait le jeune homme. Il était dommage, pensait-on, de voir tant d'espérances si promptement éteintes. Mais ce ne fut pas le cas, et lorsque Luther fut guéri, quelque chose était changé en lui et il lui semblait qu'il était appelé à une nouvelle vocation. Il n'y avait cependant encore rien d'arrêté en son esprit. Il continua ses études. En 1505 il fut fait docteur en philosophie. Luther, encouragé peut-être par ces honneurs, se disposa à se consacrer entièrement au droit, conformément à la volonté de son père.

Mais, écrit d'Aubigné, Dieu avait une volonté différente. Tandis que Luther s'occupait d'études diverses... son cœur ne cessait de lui crier que la piété était la seule chose nécessaire, et qu'avant tout il devait être sûr de son salut. Il savait le déplaisir que Dieu témoigne contre le péché ; il se rappelait les peines que sa Parole dénonce au pécheur; et il se demandait avec crainte, s'il était sûr de posséder la faveur divine. Sa conscience lui criait : Non. Son caractère était prompt et décidé : il résolut de faire tout ce qui pourrait lui assurer une espérance ferme de l'immortalité. Deux événements vinrent l'un après l'autre ébranler son âme et précipiter sa détermination. Parmi ses amis d'université s'en trouvait un, nommé Alexis, avec lequel il était étroitement lié. Un matin, le bruit se répand dans Erfurt qu'Alexis a été assassiné. Luther s'assure en toute hâte de la vérité de ce rapport. Cette perte si subite de son ami l'émeut, et la question qu'il s'adresse : Que deviendrais-je, si j'étais ainsi soudainement appelé ? remplit son âme des plus vives terreurs⁷.

C'était pendant l'été de l'an 1505. Luther forma la résolution de faire un voyage à Mansfeld, pour revoir les lieux chéris de son enfance. À son retour, écrit d'Aubigné, il n'était plus qu'à une petite distance d'Erfurt, quand il fut surpris par un violent orage. La foudre éclate et tombe à ses côtés. Luther se jette à genoux. Son heure est peut-être venue. La mort, le jugement, l'éternité l'entourent de toutes leurs terreurs, et lui font entendre une voix à laquelle il ne peut plus résister. "Enveloppé des angoisses et de l'épouvante de la mort", comme il le dit lui-même, il fait vœu, si le Seigneur le tire de ce danger, d'abandonner le monde et de se donner entièrement à Dieu. Après s'être relevé de terre, voyant toujours devant lui cette mort qui doit un jour l'atteindre, il s'examine sérieusement et se demande ce qu'il doit faire. Les pensées qui l'ont agité naguère se représentent avec plus de force. Il a cherché, il est vrai, à remplir tous ses devoirs. Mais dans quel état se trouve son âme ? Peut-il, avec un cœur souillé, paraître devant le tribunal d'un Dieu si redoutable ? Il faut qu'il devienne saint. Il a soif maintenant de sainteté, comme il avait soif de science. Mais où la trouver ? Comment l'acquérir ? L'Université lui a fourni les moyens de satisfaire ses premiers désirs. Qui éteindra cette angoisse, cette ardeur qui le consume ? À quelle école de sainteté portera-t-il ses pas ? - Il ira dans un cloître ; la vie monastique le sauvera. Que de fois il en a entendu raconter la puissance pour transformer un cœur, pour sanctifier un pécheur, pour rendre un homme parfait ! Il entrera dans un ordre monastique. Il y deviendra saint. Il s'assurera ainsi la vie éternelle.

Tel fut l'événement qui changea la vocation et toutes les destinées de Luther. Luther rentre à Erfurt. Sa résolution est inébranlable. Toutefois, ce n'est pas sans peine qu'il va briser des liens qui lui sont chers. Il ne communique à personne son dessein. Mais, un soir, il invite ses amis d'université à un joyeux et frugal repas. La musique égaye encore une fois leur réunion intime. Ce sont les adieux que Luther fait au monde. Désormais, au lieu de ces aimables compagnons de plaisir et de travail, des moines ; au lieu de ces entretiens gais et spirituels, le silence du cloître ; au lieu de ces chants joyeux, les graves accords de la tranquille chapelle. Dieu le demande : il faut tout immoler. Cependant, une dernière fois encore, les joies de sa jeunesse ! La collation excite ses amis. Luther lui-même les anime. Mais au moment où ils se livrent avec abandon à leur gaieté,

⁷ Ibid.

le jeune homme ne peut retenir plus longtemps les pensées sérieuses qui occupent son cœur. Il parle... Il découvre son dessein à ses amis étonnés. Ceux-ci cherchent à le combattre, mais en vain. Et la nuit même, Luther, craignant peut-être des sollicitations importunes, quitte sa chambre. Il y laisse tous ses effets et tous ses livres, ne prenant avec lui que Virgile et Plaute (il n'avait point encore de Bible). Virgile et Plaute ! l'épopée et la comédie ! singulière représentation de l'esprit de Luther ! Il y a eu, en effet, en lui toute une épopée, un beau, un grand, un sublime poème ; mais, d'un caractère enclin à la gaieté, à la plaisanterie, à la bouffonnerie, il mêla plus d'un trait familier au fond grave et magnifique de sa vie.

Muni de ces deux livres, il se rend seul, dans les ténèbres, au couvent des Ermites de Saint-Augustin. Il demande qu'on l'y reçoive. La porte s'ouvre et se referme. Le voilà séparé pour toujours de ses parents, de ses compagnons d'étude et du monde ! C'était le 17 août 1505. Luther avait alors vingt et un ans et neuf mois⁸.

Enfin il était avec Dieu. Son âme était en sûreté. Cette sainteté tant désirée, il allait donc la trouver. À la vue de ce jeune docteur, les moines étaient dans l'admiration, et exaltaient son courage et son mépris du siècle⁹. Luther prend son appel au sérieux. Il va jusqu'à rendre l'anneau qu'on lui a décerné pour son doctorat de philosophie - rien ne doit lui rappeler le monde auquel il a renoncé. Dans sa nouvelle demeure il accomplit les tâches les plus viles. Puis, quand le pauvre moine, à la fois portier, sacristain et domestique du cloître, avait fini son travail : Cum sacco per civitatem ! Avec le sac par la ville ! s'écriaient les frères ; et, chargé de son sac à pain, il allait dans toutes les rues d'Erfurt, mendiant de maison en maison, obligé peut-être de se présenter à la porte de ceux qui avaient été ses amis ou ses inférieurs. Mais il supportait tout. Porté par son caractère à se consacrer entièrement à ce qu'il entreprenait, c'était de toute son âme qu'il était devenu moine. Comment d'ailleurs aurait-il songé à épargner son corps, ou eu égard à ce qui pouvait satisfaire sa chair ? Ce n'est pas ainsi qu'il eût pu acquérir cette humilité, cette sainteté, qu'il était venu chercher dans les murs du cloître !

Le prieur du couvent, sur l'intercession de l'université dont Luther était membre, le déchargea des basses fonctions qu'on lui avait imposées. Le jeune moine se mit alors à l'étude avec un nouveau zèle. Les œuvres des Pères de l'Église, surtout celles d'Augustin, attirèrent son attention. L'exposition que cet illustre docteur a faite des Psaumes, et son livre De la Lettre et de l'Esprit, étaient ses écrits favoris. Rien ne le frappait davantage que les sentiments de ce Père sur la corruption de la volonté de l'homme et sur la grâce divine. Il sentait par sa propre expérience la réalité de cette corruption et la nécessité de cette grâce. Les paroles d'Augustin répondaient à son cœur... Il aimait, par-dessus tout, à puiser la sagesse à la source pure de la Parole de Dieu. Il trouva dans le couvent une Bible attachée à une chaîne, et il retournait sans cesse à cette Bible enchaînée. Il comprenait peu la Parole ; mais elle était pourtant sa plus douce lecture. Il lui arrivait quelquefois de passer un jour entier à méditer sur un seul passage. D'autres fois il apprenait par cœur des fragments des prophètes. Il désirait surtout que les écrits des apôtres et des prophètes servissent à lui faire bien connaître la volonté de Dieu, à augmenter la crainte qu'il avait de son nom, et à nourrir sa foi par les fermes témoignages de la Parole...

...Brûlant du désir d'atteindre cette sainteté qu'il était venu chercher dans le cloître, Luther se livrait à toute la rigidité de la vie ascétique. Il cherchait à crucifier la chair par les jeûnes, les macérations et les veilles. Renfermé dans sa cellule comme en une prison, il luttait sans relâche contre les

⁸ *Ibid.*

⁹ *Ibid.*, chapitre 3

mauvaises pensées et les mauvais penchants de son cœur. Un peu de pain et un maigre hareng étaient souvent sa seule nourriture. Du reste, il était naturellement d'une grande sobriété. Aussi ses amis le virent-ils bien des fois, même lorsqu'il ne pensait plus à acheter le ciel par ses abstinences, se contenter des plus chétifs aliments, et rester même quatre jours de suite sans manger et sans boire... Rien ne lui coûtait, à l'époque qui nous occupe, pour devenir saint, pour acquérir le ciel. Jamais l'Église romaine ne posséda un moine plus pieux. Jamais cloître ne vit un travail plus sincère et plus infatigable pour acheter le bonheur éternel. Si cela eût dû durer longtemps encore, il se serait martyrisé jusqu'à la mort, à force de veilles, de prières, de lectures et d'autres travaux¹⁰.

Ici, il nous faut nous arrêter un moment et nous demander où en est Luther sur le plan spirituel, et s'il a obtenu quelque résultat. Est-il devenu participant de la vie divine ? Comparé à Saul de Tarse, Martin Luther en est exactement au même point que l'était Saul lorsqu'il était assis aux pieds de Gamaliel, surpassant ses condisciples quant au zèle pour les traditions de ses pères. Il est pharisien à l'extrême. Comme Saul il est irréprochable sur le plan moral, méticuleux dans l'exercice des observances rituelles, rempli de zèle pour servir Dieu selon ce qu'il imaginait être agréable à son Créateur. Mais, de même que Saul, tout ce qu'il faisait c'était de *chercher à établir sa propre justice* (Romains 10:3). On trouve de très nombreux exemples de cette sorte d' attitude chez les chrétiens professant, tout comme chez les plus zélés pratiquants du rituel mosaïque. *Les hommes utilisent bien d'autres moyens, dit Thomas Chalmers, en dehors du Judaïsme, pour se forger une propre-justice. Certains, même parmi les Protestants, sont d'un caractère rempli de formalisme, ils sont comme des sabbats, ou autres sacrements de la Chrétienté ... Ces gens s'imaginent tous que, par leur propre force, ils peuvent se frayer un chemin dans l'approbation de Dieu et gagner un titre méritoire qui les rendra acceptables à Ses yeux ... La question qu'ils se posent : Comment, moi qui suis un pécheur condamné, puis-je devenir un serviteur acceptable par Dieu et approuvé de lui ? Et leur réponse est : Eh bien, je vais réformer mes habitudes, changer mon caractère... Et ils pensent pouvoir accomplir ces choses à la seule force du poignet !*

Aucun être, plus que Luther, n'a suivi cette impulsion naturelle - tenter d'accomplir sa propre rédemption, se racheter tant de son propre péché que de sa culpabilité. Dans son agonie intérieure, il a eu recours à toutes les "pratiques de sainteté" monacales. Lorsque les tentations l'assaillaient, il disait : *Je suis un homme perdu*, et il recourait à mille moyens pour apaiser les cris de son cœur : *Je me confessais chaque jour. Mais cela ne me servait à rien. Alors, accablé de tristesse, je me tourmentais par la multitude de mes pensées. Regarde ! m'écriais-je, te voilà encore envieux, impatient, coléreux !... Il ne te sert donc à rien, ô malheureux, d'être entré dans cet ordre sacré...*

Un jour, accablé de tristesse, il s'enferma dans sa cellule, et, pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, il ne permit à personne de l'approcher... On finit par enfoncer la porte. Luther est étendu sur le plancher sans connaissance et ne donnant aucun signe de vie¹¹.

Ce jour-là, Luther aurait péri, à force de mortification et de souffrance intérieure, s'il n'avait été, malgré lui, secouru. Nous répétons notre question : Quelle était la religion de Luther à ce moment-là ? Était-ce de la superstition ? du fanatisme ? En tout cas ce n'était pas la vie divine, mais c'était l'esprit même *de servitude et de crainte*, et non un esprit de puissance, d'amour et d'équilibre mental.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*

Mais notre récit va maintenant montrer comment Luther est devenu vraiment participant de la vie divine.

Le supérieur de l'ordre des Augustins était un homme à l'esprit éclairé. *L'étude de la Bible et de la théologie de saint Augustin, la connaissance de soi-même, les combats qu'il eut à livrer, comme Luther, contre les ruses et les convoitises de son cœur, l'amènèrent au Rédempteur. Il trouva dans la foi en Christ la paix de son âme...Cet excellent homme, John Staupitz, remarqua bientôt Luther, que l'étude, l'abstinence et les veilles avaient amaigri, en sorte que l'on pouvait compter tous ses os. S'approchant de lui avec affection, il chercha de toutes manières à dissiper sa timidité. Le cœur de Luther, que des traitements durs avaient jusqu'alors fermé, s'ouvrit enfin et se dilata aux doux rayons de l'amour. Luther sentit pour lui une confiance qu'il n'avait encore éprouvée pour personne. Il lui révéla la cause de sa tristesse :*

C'est en vain, dit avec abattement Luther à Staupitz, que je fais des promesses à Dieu ; le péché est toujours le plus fort.

Ô mon ami ! lui répondit le vicaire général, en faisant un retour sur lui-même, j'ai juré plus de mille fois à notre Dieu saint, de vivre pieusement, et je ne l'ai jamais tenu. Maintenant je ne veux plus le jurer, car je sais que je ne le tiendrai pas. Si Dieu ne veut pas user de grâce envers moi pour l'amour de Christ, et m'accorder un heureux départ, quand je devrai quitter cette terre, je ne pourrai, avec tous mes vœux et toutes mes bonnes œuvres, subsister devant lui. Il faudra que je périsse.

Le jeune moine s'effraie à la pensée de la justice divine. Il expose au vicaire général toutes ses craintes. La sainteté ineffable de Dieu, sa majesté souveraine l'épouvantent. Qui pourra soutenir le jour de sa venue? Qui pourra subsister quand il paraîtra ?

Staupitz reprend la parole. Il sait où il a trouvé la paix ; il l'enseignera au jeune homme. Pourquoi, lui dit-il, te tourmentes-tu de toutes ces spéculations et de ces hautes pensées ? Regarde aux plaies de Jésus-Christ, au sang qu'il a répandu pour toi : c'est là que la grâce de Dieu t'apparaîtra. Au lieu de te martyriser pour tes fautes, jette-toi dans les bras du Rédempteur. Confie-toi en lui, en la justice de sa vie, en l'expiation de sa mort. Ne recule pas ; Dieu n'est pas irrité contre toi, c'est toi qui es irrité contre Dieu. Écoute le Fils de Dieu. Il est devenu homme pour te donner l'assurance de la faveur divine. Il te dit : Tu es ma brebis ; tu entends ma voix; personne ne te ravira de ma main. Mais Luther ne trouve point en lui la repentance qu'il croit nécessaire au salut : il répond, et c'est la réponse ordinaire des âmes angoissées et craintives : Comment oser croire à la faveur de Dieu, tant qu'il n'y a point en moi une véritable conversion ? Il faut que je change pour qu'il m'accepte.

Son vénérable guide lui montre qu'il ne peut y avoir de véritable conversion, aussi longtemps que l'homme craint Dieu comme un juge sévère. — Que direz-vous donc, s'écrie Luther, à tant de consciences auxquelles on prescrit mille ordonnances insupportables pour gagner le ciel ?

Alors il entend cette réponse du vicaire général, ou plutôt il ne croit pas qu'elle vienne d'un homme, il lui semble que c'est une voix qui retentit du ciel : Il n'y a, dit Staupitz, de repentance véritable que celle qui commence par l'amour de Dieu et de la justice. Ce que les autres s'imaginent être la fin et l'accomplissement de la repentance, n'en est au contraire que le commencement. Pour que tu sois rempli d'amour pour le bien, il faut avant tout que tu sois rempli d'amour pour Dieu. Si tu veux te convertir, ne recherche pas toutes ces macérations et tous Ces martyres. Aime celui qui t'a aimé le premier !

Ces paroles pénétrèrent au fond du cœur du jeune moine comme la flèche aiguë d'un homme puissant. Pour se repentir, il faut aimer Dieu ! Éclairé de cette lumière nouvelle, il se met à étudier les Écritures. Il recherche tous les passages où elles parlent de repentance, de conversion. Ces mots, si redoutés jusqu'alors, pour employer ses propres expressions, sont devenus pour lui un jeu agréable et la plus douce des récréations. Tous les passages de l'Écriture qui l'effrayaient, lui semblent maintenant accourir de toutes parts, sourire, sauter autour de lui, et jouer avec lui.

Auparavant, s'écrie-t-il, quoique je dissimulasse avec soin devant Dieu l'état de mon cœur, et que je m'efforçasse de lui exprimer un amour qui n'était qu'une contrainte et une fiction, il n'y avait pour moi dans l'Écriture aucune parole plus amère que celle de repentance. Mais maintenant il n'en est point qui me soit plus douce et plus agréable. Oh! que les préceptes de Dieu sont doux, quand on ne les lit pas seulement dans les livres, mais aussi dans les plaies précieuses du Sauveur.

Cependant Luther, consolé par les paroles de Staupitz, retombait quelquefois dans l'abattement. Le péché se faisait de nouveau sentir à sa conscience craintive, et alors à la joie du salut succédait tout son ancien désespoir. Ô mon péché ! mon péché ! mon péché ! s'écria un jour le jeune moine en présence du Vicaire général, avec l'accent de la plus vive douleur. — Eh ! voudrais-tu n'être qu'en peinture un pécheur, répliqua celui-ci, et n'avoir aussi qu'un Sauveur en peinture ? Puis Staupitz ajouta avec autorité : Sache que Jésus-Christ est Sauveur, même de ceux qui sont de grands, de vrais pécheurs, et dignes d'une entière condamnation.

Ce qui agitait Luther, ce n'était pas seulement le péché qu'il trouvait dans son cœur : aux troubles de la conscience venaient se joindre ceux de la raison. Si les saints préceptes de la Bible l'effrayaient, telle des doctrines du divin Livre augmentait encore ses tourments. La vérité, qui est le grand moyen par lequel Dieu donne la paix à l'homme, doit nécessairement commencer par lui enlever la fausse sécurité qui le perd. La doctrine de l'élection troublait surtout le jeune homme, et le lançait dans un champ difficile à parcourir. Devait-il croire que c'était l'homme qui le premier choisissait Dieu pour sa part ? ou que c'était Dieu qui le premier choisissait l'homme ? La Bible, l'histoire, l'expérience journalière, les écrits d'Augustin, tout lui avait montré qu'il fallait toujours et en toute chose remonter en dernière fin à cette volonté souveraine par laquelle tout existe, et de laquelle tout dépend. Mais son esprit ardent eût voulu aller plus loin. Il eût voulu pénétrer dans le conseil secret de Dieu, en dévoiler les mystères, voir l'invisible et comprendre l'incompréhensible. Staupitz l'arrêta. Il l'invita à ne pas prétendre sonder le Dieu caché, mais à s'en tenir à ce qui nous en est manifesté en Christ. Regarde les plaies de Christ, lui dit-il, et tu y verras reluire avec clarté le conseil de Dieu envers les hommes. On ne peut comprendre Dieu hors de Jésus-Christ. En Christ vous trouverez ce que je suis et ce que je demande, a dit le Seigneur. Vous ne le trouverez nulle part ailleurs, ni dans le ciel, ni sur la terre.

La conscience du jeune Augustin n'avait pas encore trouvé le repos. Son corps succomba enfin sous les efforts et sous la tension de son âme. Il fut atteint d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. C'était alors la seconde année de son séjour au couvent, Toutes ses angoisses et ses terreurs se réveillèrent à l'approche de la mort. Ses souillures et la sainteté de Dieu troublèrent de nouveau son âme. Un jour que le désespoir l'accablait, un vieux moine entra dans sa cellule et lui adressa quelques paroles consolantes. Luther lui ouvrit son cœur et lui fit connaître les craintes qui l'agitaient. Le respectable vieillard était incapable de suivre cette âme dans tous ses doutes, comme l'avait fait Staupitz ; mais il savait son Credo, et il y avait trouvé de quoi consoler son cœur. Il appliquera donc au jeune frère ce même remède. Le ramenant à ce symbole des apôtres, que Luther avait appris dans sa première enfance à l'école de Mansfeld, le vieux moine prononça avec bonhomie cet article : Je crois la rémission des péchés. Ces simples paroles, que le pieux frère récita avec candeur, dans ce moment décisif, répandirent une grande

consolation dans l'âme de Luther. Je crois, répéta-t-il bientôt en lui-même sur son lit de douleur, je crois la rémission des péchés ! - Ah, dit le moine, il ne faut pas seulement croire que les péchés sont remis à David ou à Pierre : c'est là ce que croient les démons. Le commandement de Dieu est que nous croyions qu'ils nous sont remis à nous-mêmes...

Dès ce moment, écrit d'Aubigné, la lumière jaillit dans le cœur du jeune moine d'Erfurt. La parole de la grâce a été prononcée, il l'a crue. Il renonce à mériter le salut et s'abandonne avec confiance à la grâce de Dieu en Jésus-Christ. Il ne saisit point les conséquences du principe qu'il a admis ; il est encore sincère dans son attachement à l'Église, et cependant il n'a plus besoin d'elle ; car il a reçu le salut immédiatement de Dieu même, et dès lors le catholicisme romain est virtuellement détruit en lui. Il avance, il recherche dans les écrits des apôtres et des prophètes tout ce qui peut fortifier l'espérance qui remplit son cœur. Chaque jour il invoque le secours d'en haut, et chaque jour aussi la lumière croît dans son âme¹².

L'histoire de la Réforme n'est pas vraiment notre sujet mais il est important de remarquer que Luther ne s'est pas mis à dénoncer dans le détail les erreurs du Catholicisme romain - il ne l'a pas fait jusqu'à ce qu'il ait acquis une maturité dans ses connaissances, dans sa stature et dans sa pleine jouissance de LA VÉRITÉ. Lorsqu'il se mit à combattre ces erreurs, c'est parce qu'il avait pris conscience de leur totale incompatibilité avec LA VÉRITÉ. Pour reprendre les mots d'Isaac Taylor : *lorsqu'il raisonnait, il allait toujours du centre vers l'extérieur et non l'inverse. Il a rejeté les idées de l'église, point par point, avec la force intérieure que lui donnait sa vitalité spirituelle, comme une coquille vide est rejetée par le fruit mûr. Les faux principes et les habitudes corrompues dans lesquels il avait été élevé et auxquels il était demeuré fermement attaché se détachaient comme des écailles de son esprit, de son comportement, de ses croyances, comme des dépouilles que l'énergie de la vraie piété ne pouvait plus supporter.*

Dans l'histoire de Luther, telle que nous l'avons retracée, nous avons assisté à une conversion en deux temps ; le premier temps l'a fait passer d'une ambition terrestre et séculière à un sombre pharisaïsme basé sur un ascétisme forcené, et le second temps l'a fait passer de ce pharisaïsme à un christianisme épuré et spirituel. Le premier temps de sa conversion eut lieu à l'occasion du décès de son ami Alexis, ainsi que de l'épisode où la foudre tomba à ses pieds lors de son arrivée à Erfurt. Il cessa d'être un pharisien pour devenir un chrétien grâce aux conseils de Jean Staupitz et à l'intervention plus humble du vieux moine qui lui rappela, à l'heure de la détresse et de l'angoisse, la doctrine du pardon des péchés. Et maintenant qu'il était Chrétien, la vie divine rayonnait - fini l'esprit de servitude et de crainte - il rayonnait d'un esprit de puissance, d'amour et d'épanouissement intérieur.

Tout comme Saul de Tarse, l'Évangile de l'amour de Dieu envers les hommes au travers de Jésus-Christ le Médiateur non seulement l'a délivré du fardeau de culpabilité qui opprimait sa conscience, mais a de plus placé dans son cœur de nouvelles et plus fortes motivations pour rechercher la sainteté. Luther n'était plus un esclave poussé, par la crainte du châtement, à servir un maître sévère, mais un fils poussé par l'amour et la gratitude à faire la volonté de son Père céleste.

¹² *Ibid.* chapitre 4